

« L'homme rouge »

Benoît Laplante

Number 24 (3), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29475ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, B. (1982). Review of [« L'homme rouge »]. *Jeu*, (24), 107–109.

« l'homme rouge »

Conçu et joué par Gilles Maheu; assistance à la mise en scène: Lorne Brass; accessoires: François Pilote; mannequins: Paul Colpron; costume: Louise Despatie; conception des éclairages: Pierre-René Goupil; régie: Pierre Gignac. Une production des Enfants du Paradis présentée à l'Espace libre du 28 avril au 23 mai.

Rompant avec l'habitude des spectacles de groupe mis en scène par leur fondateur-animateur, les Enfants du Paradis présentaient au printemps dernier un one man show de Gilles Maheu.

On annonçait un spectacle d'inspiration autobiographique: le titre, par exemple, était celui d'une chanson que le père de Gilles Maheu chantait parfois. Malgré cette présentation, il ne faut pas s'imaginer *l'Homme rouge* comme un autre journal intime arrangé pour le théâtre: il est autre chose et beaucoup mieux; on en donnerait une idée à peu près juste en parlant d'une variation sur le thème de la relation père/fils à partir d'éléments puisés dans la vie de l'auteur.

Au début du spectacle, Gilles Maheu est caché sous un lit. Il en sort en poussant devant lui un panier de treillis métallique rempli de quelques articles d'épicerie. La première partie du spectacle est une suite d'images qui nous donne un aperçu de la vie d'un livreur d'épicerie pendant la Dépression. C'est un homme jeune, presque un enfant, qui a l'air perdu et naïf dans son uniforme bleu gris qui rappelle celui des forces armées ca-

nadiennes. Le moment principal de cette première partie est le dépucelement de cet adolescent par une de ses clientes. Cette scène, comme toutes les scènes de ce spectacle, est visuelle, gestuelle, scénique... autrement dit, elle est quasi impossible à décrire. Disons simplement que Maheu a su théâtraliser avec grande intelligence le rire nerveux du jeune homme, la danse qui rapproche les partenaires, le trouble du désir, la peur et les inhibitions, le refoulement castrateur, la fugacité du plaisir et la culpabilité sanctionnée par l'Église.

Le protagoniste de la seconde partie nous est contemporain. Il est peut-être le fils de l'homme de la première partie. On le voit d'abord chez lui, seul dans son lit, qui se laisse aller à la rêverie; puis il téléphone à plusieurs femmes qui refusent toutes de sortir avec lui... même ses amis sont toujours occupés à autre chose. Dans la séquence suivante, un jeune homme (est-ce le même que tout à l'heure ou un autre?) transformé en *punk* danse sur une chanson violente de Marianne Faithful puis s'ouvre les veines après avoir écrit « I hate love » sur un mur de briques. La séquence suivante se passe dans un bureau: au rythme d'une musique de Steve Reich répétitive et obsédante, l'homme répond au téléphone et devient prisonnier de cet appareil dont le fil s'enroule autour de lui comme un serpent et le rend fou.

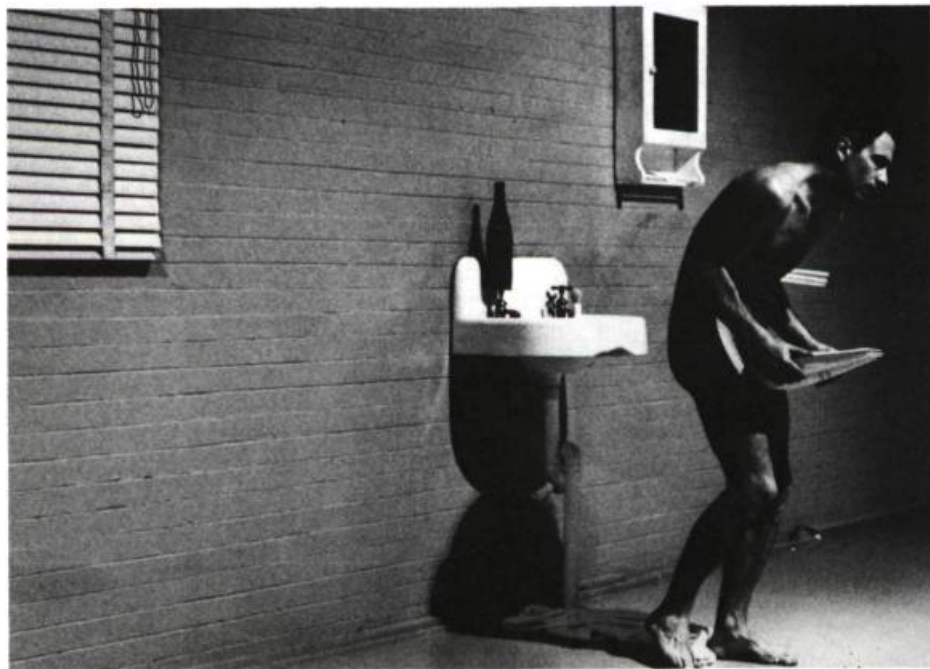
Les deux dernières images du spectacle forment un tout. La première montre la mort du père. Gilles Maheu est nu. Il place une bassine devant son sexe et la tient de la main gauche. Il s'approche du lit. Il s'arrête à côté de la tête du lit et demeure debout, une jambe pliée et le corps un peu brisé. Il lève le bras droit assez haut. Pendant deux ou trois minutes, il regarde un point quelque part dans la salle; sa respiration devient d'abord plus bruyante puis ralentit jusqu'à ce qu'on ne l'entende plus. Lentement, très lentement, il baisse le bras droit. Une fois la respiration complètement disparue et le bras complètement baissé, il se fige pendant un instant.

La seconde image montre la naissance d'un fils. Maheu s'approche lentement de la première rangée des spectateurs. Il prend sur ses épaules le mannequin d'un jeune garçon qui était assis là depuis le début et semblait regarder le

spectacle. Puis il se dirige vers le fond de la scène et ouvre, devant les yeux émerveillés de l'enfant, un store vénitien qui cachait une grande tache de lumière jaune.

Cette description rapide et partielle du déroulement du spectacle suffira à en faire ressortir plusieurs caractéristiques importantes. *L'Homme rouge* n'est pas un spectacle narratif mais plutôt une suite d'images relativement indépendantes dont la juxtaposition compose cependant un ensemble. La parole y est peu importante; l'essentiel de l'oeuvre est fait de la gestuelle, de la mimique et des déplacements de Gilles Maheu, de son travail avec les objets, des rythmes et des musiques qu'il a choisis.

Cette importance du travail formel n'est toutefois pas gratuite. La maîtrise qu'a Gilles Maheu de l'espace et du jeu lui a servi à créer une oeuvre qu'on peut à



« Les deux dernières images de *l'Homme rouge* forment un tout. La première montre la mort du père. Gilles Maheu est nu. Il place une bassine devant son sexe et la tient de la main gauche. Il s'approche du lit. »

bon droit qualifier de poétique. La suite des images-séquences de *l'Homme rouge*, si elle ne véhicule pas de message ni ne crée d'atmosphère, induit cependant une profonde impression chez le spectateur.

Les personnages de Maheu vivent le désespoir. Autour du père, on sent toute la misère de la Grande Crise. Le fils vit l'angoisse de notre temps, celle du vide et du bruit, qui mène à la folie et à la destruction. Ces hommes sont défaits, battus, et il ne leur reste de vivant que leur désir. C'est dans cette direction qu'il faut chercher le sens de ce spectacle.

Face au quotidien qui bat toujours tout en brèche dans l'individu, il ne reste que le désir, aussi fatigué soit-il, et le sens de l'émerveillement qui permettent de continuer d'avancer. La relation du père au fils, la filiation elle-même en dehors de tout contexte familial, devient alors le symbole de la survie obstinée de la vie intérieure et individuelle contre la vie dans le temps et le monde qui semble continuellement la ronger. Pour survivre, l'individu devrait donc établir un rapport paradoxal entre la lucidité et le désir jusqu'à pouvoir se dire qu'il a mal, que tout va mal et qu'il n'y a aucune raison pour que ça aille mieux, mais qu'il va continuer à marcher quand même parce que certaines choses sont belles malgré tout, surtout lorsqu'on n'attend plus rien.

Doit-on dire alors que *l'Homme rouge* est un spectacle désespéré? Je ne crois pas. C'est le spectacle de personnages qui nous ressemblent à nous, gens de 1982, désabusés, qui ne croyons plus à rien mais qui n'avons pas encore appris à vivre sans croire. Malgré la vision dure qu'il a de son temps, Gilles Maheu a peint les murs de son décor en rose et ce n'était pas là, je crois, pure ironie.

benoit laplante

« tourist room »

Revue musicale des Productions Germaine Larose; recherche et création: Diane Blanchette et Alain Kémeid; collaboration au texte: Nicole Leriche; mise en scène: Alain Kémeid; musique originale: Benoît Rousseau; décors, costumes et éclairages: Michel Demers; mouvements: Paul-André Fortier; avec: Chantal Baril, Diane Blanchette, Roch Harvey, Daniel Lavoie, Suzy Marinier et Benoît Rousseau; présentée au Conventum, du 9 avril au 1^{er} mai 1982.

« Les tourist rooms font image à travers le flou de cette même nuit. Monde clos que le quadrilatère [St-Catherine-St-Paul/St-Laurent-St-Denis]! Fête ou manifestation, les tourist rooms sont d'adon. Chambre louée pour la soirée, la nuit, afin d'échapper rapidement aux charges policières, de se retrouver le plus tôt possible entre amis, discutant, fumant, imbibés de musique, de roux, prenant ombrage des profils remués sur le blanc des murs, prenant racine sur les lattes froides de frêne ».
Nicole Brossard, *Sold-Out*.

Not a love story?

Il y a une minute, j'étais sur Sainte-Catherine. J'y ai vu beaucoup de gens qui s'ennuyaient. Assis ou appuyés aux murs de briques, les yeux maquillés, ils (devrais-je dire elles?) fixaient le vide de la rue bondée. La ville est remplie de gens qui se déguisent. C'est le théâtre de la rue: avec l'éclairage des enseignes et des néons, avec la musique des voix qui répond au vacarme de la mécanique. Je me suis réfugié au théâtre. Il y avait une enseigne au-dessus de la porte d'entrée. Elle indiquait CONVENTUM. En rouge. (Sans doute le nom d'une maison close, pensais-je...) Un établissement à la mode où les gens qui s'ennuient vont se divertir. Pour une légère somme, des acteurs se déguisent, se maquillent et se donnent en spectacle. Mais le spectacle ne peut pas toucher. Nous sommes au théâtre, ne l'oublions pas.

Dans la pénombre, j'attends impatient-